

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le stu-
dio typographies.fr

LES MALHEURS DE SOPHIE

COMTESSE DE SÉGUR

LES MALHEURS DE SOPHIE

Illustrations de Juliette Rébeillard



VOIR DE PRÈS

& LA LIBRAIRIE DES GRANDS CARACTÈRES

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Première édition : 1858, Hachette.

© 2023, Voir de Près
et Librairie des Grands Caractères
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-556-2

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

LIBRAIRIE DES GRANDS CARACTÈRES

6, rue Laplace

75005 Paris

www.librairiegrands caracteres.fr

*À ma petite-fille,
Élisabeth Fresneau*

Chère enfant, tu me dis souvent :
« Oh ! grand-mère, que je vous aime !
vous êtes si bonne ! » Grand-mère n'a
pas toujours été bonne, et il y a bien
des enfants qui ont été méchants
comme elle et qui se sont corrigés
comme elle. Voici des histoires vraies
d'une petite fille que grand-mère a
beaucoup connue dans son enfance ;
elle était colère, elle est devenue
douce ; elle était gourmande, elle est
devenue sobre ; elle était menteuse,
elle est devenue sincère ; elle était
voleuse, elle est devenue honnête ;
enfin, elle était méchante, elle est

devenue bonne. Grand-mère a tâché
de faire de même. Faites comme
elle, mes chers petits-enfants ; cela
vous sera facile, à vous qui n'avez
pas tous les défauts de Sophie.

Comtesse de Ségur,
née Rostopchine.





1 – LA POUPÉE DE CIRE

– Ma bonne, ma bonne, dit un jour Sophie en accourant dans sa chambre, venez vite ouvrir une caisse que papa m’a envoyée de Paris ; je crois que c’est une poupée de cire, car il m’en a promis une.

LA BONNE. – Où est la caisse ?

SOPHIE. — Dans l'antichambre : venez vite, ma bonne, je vous en supplie.

La bonne posa son ouvrage et suivit Sophie à l'antichambre. Une caisse de bois blanc était posée sur une chaise ; la bonne l'ouvrit. Sophie aperçut la tête blonde et frisée d'une jolie poupée de cire ; elle poussa un cri de joie et voulut saisir la poupée, qui était encore couverte d'un papier d'emballage.

LA BONNE. — Prenez garde ! ne tirez pas encore ; vous allez tout casser. La poupée tient par des cordons.

SOPHIE. — Cassez-les, arrachez-les ; vite, ma bonne, que j'aie ma poupée.

La bonne, au lieu de tirer et d'arracher, prit ses ciseaux, coupa

les cordons, enleva les papiers, et Sophie put prendre la plus jolie poupée qu'elle eût jamais vue. Les joues étaient roses avec de petites fossettes ; les yeux bleus et brillants ; le cou, la poitrine, les bras en cire, charmants et potelés. La toilette était très simple : une robe de percale festonnée, une ceinture bleue, des bas de coton et des brodequins noirs en peau vernie.

Sophie l'embrassa plus de vingt fois et, la tenant dans ses bras, elle se mit à sauter et à danser. Son cousin Paul, qui avait cinq ans, et qui était en visite chez Sophie, accourut aux cris de joie qu'elle poussait.

— Paul, regarde quelle jolie poupée m'a envoyée papa ! s'écria Sophie.

PAUL. — Donne-la-moi, que je la voie mieux.

SOPHIE. — Non, tu la casserais.

PAUL. — Je t'assure que j'y prendrai bien garde ; je te la rendrai tout de suite.

Sophie donna la poupée à son cousin, en lui recommandant encore de prendre bien garde de la faire tomber. Paul la retourna, la regarda de tous les côtés, puis la remit à Sophie en secouant la tête.

SOPHIE. — Pourquoi secoues-tu la tête ?

PAUL. — Parce que cette poupée n'est pas solide ; je crains que tu ne la casses.

SOPHIE. — Oh ! sois tranquille, je vais la soigner tant, tant que je ne

la casserai jamais. Je vais demander à maman d'inviter Camille et Madeleine à déjeuner avec nous, pour leur faire voir ma jolie poupée.

PAUL. — Elles te la casseront.

SOPHIE. — Non, elles sont trop bonnes pour me faire de la peine en cassant ma pauvre poupée.

Le lendemain, Sophie peigna et habilla sa poupée, parce que ses amies devaient venir. En l'habillant, elle la trouva pâle.

— Peut-être, dit-elle, a-t-elle froid, ses pieds sont glacés. Je vais la mettre un peu au soleil pour que mes amies voient que j'en ai bien soin et que je la tiens bien chaudement.

Sophie alla porter la poupée au soleil sur la fenêtre du salon.

— Que fais-tu à la fenêtre, Sophie ?
lui demanda sa maman.

SOPHIE. — Je veux réchauffer ma
poupée, maman ; elle a très froid.

LA MAMAN. — Prends garde, tu vas
la faire fondre.

SOPHIE. — Oh non ! maman, il n’y a
pas de danger : elle est dure comme
du bois.

LA MAMAN. — Mais la chaleur la
rendra molle ; il lui arrivera quelque
malheur, je t’en préviens.

Sophie ne voulut pas croire sa
maman, elle mit la poupée étendue
tout de son long au soleil, qui était
brûlant.

Au même instant elle enten-
dit le bruit d’une voiture : c’étaient
ses amies qui arrivaient. Elle courut

au-devant d'elles ; Paul les avait attendues sur le perron ; elles entrèrent au salon en courant et parlant toutes à la fois. Malgré leur impatience de voir la poupée, elles commencèrent par dire bonjour à Mme de Réan, maman de Sophie ; elles allèrent ensuite à Sophie, qui tenait sa poupée et la regardait d'un air consterné.

MADELEINE, *regardant la poupée.*
— La poupée est aveugle, elle n'a pas d'yeux.

CAMILLE. — Quel dommage ! comme elle est jolie !

MADELEINE. — Mais comment est-elle devenue aveugle ? Elle devait avoir des yeux.

Sophie ne disait rien ; elle regardait la poupée et pleurait.